

Christine Dura Tea

«Le temps du dire - le temps du pire»

Nous pouvons entendre qu'il est impossible d'établir un rapport entre la structure phallique et le mouvement primordial du dire, aussi il ne nous reste qu'à errer. Cette errance se situe inévitablement dans le langage, c'est son lieu « l'homme habite le langage », il y trouve une habitation stable, un « stabitat ». Mais l'impossibilité du rapport entre la structure phallique et le mouvement primordial du dire implique qu'il n'est pas possible de se stabiliser. La stabilité de cet « habitat » est bien labile. L'habitat du langage reste précaire, il n'est que point de relance de son errance. L'homme habite le langage en nomade ; l'homme exposé à la question phallique ne peut jamais se fixer, il « labite » en nomade toujours en mouvement.

L'analyste n'est sûrement pas ontologiquement l'objet final du processus et pas d'avantage le point de départ. Aussi l'analyste devra t-il se contenter de faire seulement « semblant » très momentanément d'être un tel point de départ et d'arrivée. A l'opposé de s'installer, il « s'emble », il se précipite dans un mouvement préalable, si possible comme point de relance de ce dernier.

Avant de commencer mon propos qui aurait pu s'intituler « Tout a été dit cent fois et beaucoup mieux que par moi », je voudrais nommer les textes de référence qui m'ont permis l'ébauche et l'articulation de l'argument de ce soir, vous reconnaîtrez les références faites au séminaire de J. LACAN : «... OU PIRE » ; « ENCORE » ; « L'ANGOISSE ».

Les textes de « L'ÉTOURDIT », « RADIOPHONIE ».

Les commentaires de Christian Fierens sur l'ensemble de ces textes dans ses livres « Lecture de L'ÉTOURDIT », « La logique de l'Inconscient », « La relance du phallus », vous retrouverez dans ce texte des passages de ses écrits pris dans mes propos.

Le séminaire de Charles Melman « LINGUISTERIE » de l'année 1991 à 1993.

Le livre de référence d'Alain Juranville « Lacan et la philosophie ».

Mais le point de départ reste le travail du groupe de lecture menée depuis l'année dernière sur le séminaire « L'ANGOISSE »¹ qui nous a permis de suivre le passage d'un point important.

Jean-Claude Razavet serre au mieux ce que nous pouvons en dire :

¹ Groupe de travail inscrit dans les enseignements de l'école de Nice de l'Association Lacanienne Internationale 2007 à 2009. Lecture du séminaire de J. Lacan, « L'Angoisse » année 1962-1963, édition de l'Association Lacanienne Internationale.

« J. Lacan désigne le roc de la castration, soit la relation du sujet à la castration imaginaire, comme l'impasse de Freud. Lacan tente de dépasser cette impasse en déplaçant l'attention sur la relation du sujet à l'objet, soit le fantasme. En effet, dans une première tentative Lacan contourne l'impasse freudienne, consistant à faire du phallus un signifiant. Faire du phallus le signifiant et du désir et de la jouissance était une façon de mettre en perspective deux courants de l'expérience introduite par Freud, d'une part celui relatif au chiffrage et au déchiffrage des formations de l'inconscient y compris du symptôme, théorisé en terme de signifiant et d'autre part celui correspondant à la libido et la pulsion, théorisé par J. Lacan en terme de jouissance.

Mais le signifiant devient impropre à rendre compte de la jouissance et il en vient à souligner son appartenance à la catégorie du réel. Le phallus en tant que signifiant devient impropre à désigner la jouissance. C'est ce qui le conduit à inventer l'objet a comme la part irréductible, ininterprétable, insignifiantisable de la jouissance du vivant. La cure n'est plus ce trajet simple, ce long fleuve tranquille présentifié par le deuxième étage du Graphe qui va de la jouissance à la castration symbolique.

C'est dans ce séminaire que nous avons vu émerger l'objet a comme reste réel, ce bout de chair, de la division du sujet dans sa relation à l'autre, ce séminaire révèle que l'être parlant est condamné à souffrir d'un écart irréductible entre le désir et sa satisfaction, autrement dit la jouissance. Celui-ci s'ajoute à l'écart entre besoin et demande duquel surgit le désir. »²

Cet écart constitue le vice de structure de l'être parlant autant dans sa vie privé que dans sa vie sociale.

En effet l'objet a vient, compte tenu du fait que l'enfant est pris dans la demande à l'endroit de la mère, à cette place de l'objet qui fait défaut, avec ce glissement perpétuel, qui creuse une place vide, la place de l'objet, qui sera occupée par les objets définis, les objets a. Pour le bébé qui arrive dans le langage et qui a affaire à un Autre maternel, « il pleut du signifiant », ça tombe comme ça les mots. Et pour se retrouver dans la cascade des signifiants maternels, ces objets a sont autant de points de fixités possibles pour un enfant.

Ce vice de structure, ce réel qui se fait jour dans le langage permet-il d'apporter un éclairage supplémentaire à la question du temps dans la cure, à l'étude cette année dans cette thématique « le temps et la psychanalyse » ?

Déplaçons nous dans l'enseignement de J. Lacan plusieurs années après le séminaire l'ANGOISSE pour nous arrêter, dans les premières pages du séminaire «... OU PIRE ». Dans ce séminaire Lacan veut construire une nouvelle logique, fondée par la logique mathématique mais subvertie par ce qu'apporte la psychanalyse, une nouvelle logique qui est à construire de « ce qui n'est pas ».

Est-ce que cette nouvelle logique nous apporte un éclairage concernant la question du temps dans et de la cure ?

2 JEAN-RAZAVET ; « De Freud à Lacan », « Du roc de la castration au roc de la structure » ; Collection de l'Oxalis.

Dès les premières pages du séminaire «... ou pire », Lacan nous explique que les points sont là pour marquer une place vide, et il rajoute :

« Le vide est la seule façon d'attraper quelque chose avec le langage et c'est justement ce qui permet de pénétrer dans sa nature au langage. Ce qui occupe cette place vide, nous dit-il c'est un verbe, car nous dit-il, le verbe il n'est pas difficile à trouver, il suffit de faire basculer la lettre qui commence le mot pire, ça fait dire. Seulement comme en logique, le verbe, c'est précisément le seul terme dont vous ne puissiez pas faire place vide, parce que quand une proposition, vous essayer d'en faire fonction, c'est le verbe qui fait fonction et c'est de ce qui l'entoure que vous pouvez faire argument, à vider ce verbe donc, j'en fais argument, c'est-à-dire quelque substance, ce n'est pas dire, c'est un dire.

Ce dire, celui que je reprends de mon séminaire de l'année dernière s'exprime, comme tout dire, dans une proposition complète, il n'y a pas de rapport sexuel. C'est ce que mon titre avance, c'est qu'il n'y a pas d'ambiguïté, c'est qu'a sortir de là, vous n'énoncerez, vous ne direz que pire.

Il n'y a pas de rapport sexuel se propose donc comme vérité. Mais j'ai déjà dit de la vérité qu'elle ne peut que se mi-dire. Donc, ce que je dis, c'est qu'il s'agit somme toute que l'autre moitié dise pire. S'il n'y avait pas pire, qu'est ce que ça simplifierait les choses ! C'est le cas de le dire. La question est, est-ce ça ne les simplifie pas déjà puisque, si ce dont je suis parti c'est de ce que je peux faire et que ce soit justement ce que je ne fasse pas, est-ce que ça ne suffit pas à les simplifier ? Seulement voilà, il ne peut pas se faire que je ne puisse pas le faire ce pire, exactement comme tout le monde. »³

3 J. LACAN : séminaire 1971-1972 «... OU PIRE » p. 10 à 11 Edition de l'Association Lacanienne Internationale.

Le temps du pire c'est donc cette sortie d'un dire qui ne fasse pas vérité, la sortie d'un mi-dire.

Nous entendons qu'a la place vide des... du verbe, il faut mettre un substantif, un dire, mais en tant que le dire relève du réel, il ne s'écrit pas en tant que tel. Justement ce verbe nous dit-il il convient de le substantifier, pour en faire un dire : « il n'y a pas de rapport sexuel »

Pour les accoutumés de la lecture et l'étude des textes de J. Lacan, la formule 'Il n'y a pas de rapport sexuel » n'implique pas qu'il n'ait pas de rapport au sexe. Mais introduit la fonction du langage, la fonction phallique qui vient se substituer à cette absence, ce vide.

Cette suppléance suppose qu'un opérateur, le phallus, (vidé de sa substance d'organe) et qui rend compte de la signifiante, de la capacité à signifier, soit le vecteur et donne mouvement à la fonction phallique, c'est-à-dire un mouvement au langage. Mais le mouvement emporte avec lui inéluctablement le temps, le temps du dire, ponctué parfois d'un dire.

Claude Landman dans son commentaire de la leçon 1 du séminaire «... Ou Pire », le 14 octobre 2008 dans les locaux de l'ALI souligne :

« À partir du constat qu'il n'y a pas de rapport sexuel, Lacan se pose la question de savoir si une nouvelle logique ne pourrait pas se fonder de cette reconnaissance même, puisque c'est cela que nous apporte l'expérience de la cure. C'est ça dont nos patients se plaignent fondamentalement assez longtemps dans la cure. C'est grâce au névrosé que nous avons accès au savoir qu'il n'y a pas de rapport sexuel parce qu'autrement, lorsqu'on n'est pas névrosé, on se contente le plus souvent du rapport au phallus et on ne s'en plaint pas plus que ça. Lacan nous pointe que c'est une chance que les névrosés aient eu cette exigence du rapport sexuel, c'est ce qui a permis de montrer en quelque sorte que le rapport sexuel était impossible à inscrire et que du même coup il convenait de relativiser ce qui supplée à ce rapport sexuel, c'est-à-dire la jouissance phallique. Cette jouissance est nécessaire assurément, mais elle n'est qu'une suppléance et elle ne peut pas passer pour être ce qui fait rapport sexuel. Et Lacan va plus loin, puisqu'il dit qu'au fond c'est le phallus qui fait obstacle au rapport sexuel. C'est-à-dire à la fois il dit que le phallus supplée au défaut de rapport sexuel, et en même temps, qu'il fait obstacle au rapport sexuel.

Lacan se propose de partir de ce constat du non rapport sexuel qu'il énonce comme une vérité. Une vérité...

Cette vérité, ce n'est pas loin de là la vérité à laquelle la psychanalyse, confrontée au réel sexuel, a affaire. Puisque la vérité pour la psychanalyse, Lacan ne cesse de le répéter après Freud, c'est la castration.

C'est ça la vérité de la psychanalyse ! Et c'est à partir de cette vérité-là, qui est aussi bien la vérité qu'il n'y a pas de rapport sexuel, c'est à partir de ce que le discours psychanalytique produit, qu'on le veuille ou non, que quelque chose que Lacan appelle une nouvelle logique qui subvertit la logique classique comme la logique moderne, peut s'écrire, et peut peut-être nous faire avancer là où nous sommes arrêtés avec Freud. »

Au contraire de toute thèse, la proposition « il n'y a pas de rapport sexuel » déclare une impossibilité sous la forme d'une inexistence ; il n'y a pas. C'est cette impossibilité qui va s'avérer féconde et engendrer la présentation d'un mouvement, sa présentabilité, sa mise à plat, sa monstration, que les figures topologiques et les mathèmes que nous propose Lacan dans son enseignement serrent au mieux.

Pour le moment, l'exercice reste difficile pour moi. Aussi, je ne peux m'appuyer que sur la présentation d'un discours qui relève bien plus de la parole que de l'écrit.

Fonction de l'écrit pourtant nous rappelle Lacan quand il s'agit pour chacun d'entre nous dans la confrontation d'un impossible à dire, à en écrire, un petit bout...

Comment ce temps du dire inhérent à un mouvement, le mouvement toujours renaissant du désir qui se fonde sur cette logique de « ce qui n'est pas » puis — je dans le travail de la cure, la mienne, celle de mes patients, l'appréhender ? Comment maintenir le mouvement, et surtout le relancer, ne pas reproduire l'impasse freudienne d'une fin d'analyse, comment maintenir la finalité du mouvement sans lui

assigner ni début, ni fin ? Comment maintenir « une finalité sans fin ?

4 Christian Fierens, « La relance du Phallus » p. 54 édition éres.

Christian Fierens⁴ nous rappelle que Freud nous a introduit à une méthode qui ressemble à une absence de méthode, « tout et n'importe quoi », comme on dit, à ceci près qu'on est invité à « dire tout » et à « dire n'importe quoi ». Les idées de toutes sortes ne manquent pas d'arriver.

La thèse de Freud est précédée de l'expérience d'un « dire » et c'est bien l'idée de Freud le « primum movens » de la psychanalyse.

Ce désir anime Freud : il ne cède pas sur son désir de dire et de laisser dire. Par la mise en acte méthodique du dire et du laisser dire, -le tout – et -le n'importe quoi- ce qu'on aurait pris pour une absence de méthode s'impose comme la méthode.

En ce qui me concerne longtemps, en me rendant à mes séances d'analyse j'ai pu buter sur cette méthode je me disais :

5 BORIS VIAN, « Je ne voudrais pas crever » édition 10/18

« Tout a été dit cent fois et beaucoup mieux que par moi ». ⁵

Vous reconnaissez là peut-être les premières phrases d'un petit poème de Boris Vian que vous pouvez lire dans l'un de ses livres « je ne voudrais pas crever »,

Et donc sur le chemin de mes séances, ce poème me revenait, car souvent en arrivant à mes séances, à la recherche d'un dire primordial, d'une phrase introductive géniale, je ne savais pas quoi dire ni surtout comment dire. Comme l'écrivain devant sa page blanche, j'étais saisi d'une certaine inhibition, peut-être bien pensais-je alors que ce qu'il y avait à dire relevait d'une écriture ex-nihilo, car le lecteur que j'étais ne parvenait pas à trouver la première écriture effacé par l'écrivain que je voulais être. Car c'est l'écrivain qui fait d'abord l'exercice de répéter en recopiant. Certains textes, comme celui du rêve par exemple, répètent pourtant en eux même une même séquence : elle doit donc être relue, aussi je récitais ce petit poème sans pouvoir autant le dire et après une traversée dans les affres du silence c'est un tout autre discours, un tout autre dit qui arrivait, et ce poème s'évanouissait..., mais aussi revenait, devenant un point de relance, entretenant un mouvement.

Dans ce livre « Je ne voudrais pas crever », Boris Vian traite des questions de l'écriture, de la poésie, de la vie, de l'existence ; thématique au cœur même du séminaire «... ou pire », de l'amour, de la maladie, de la mort, de la science, dans ce XXe siècle, où l'homme pressé, qui, comme, une machine infernale s'est affolé dans la consommation..., mais le XXe siècle c'est aussi le siècle de la psychanalyse.

Boris Vian connaissait-il J. Lacan, je ne sais pas, peut-être ici l'un d'entre vous pourrait en parler ?

Un jour pour moi le temps d'un dire, et je pensais peut-être bien du pire m'a décidé à dire ce poème à mon analyste :

« Tout a été dit cent fois

Et beaucoup mieux que par moi,

Aussi quand j'écris des vers

C'est que ça m'amuse

C'est que ça m'amuse

C'est que ça m'amuse

Et... je vous chie au nez. »

Et longtemps aussi la dernière phrase (et je vous chie au nez) restera en suspens, je me retrouvais alors dans l'impuissance de dire cette phrase, qui devenait un impossible à dire.

Je fis donc l'expérience qu'il n'était donc pas possible de faire partir le dire d'un point qui ne serait pas déjà enchaîné et précédé par un mouvement préalable. Mais en même temps, à la recherche d'un mouvement préalable du dire, j'étais condamnée à remonter infiniment vers une source qui m'échappait, à régresser indéfiniment en direction d'une vérité première qui s'esquivait nécessairement parce qu'elle n'existe tout simplement pas.

La source, la vérité première, c'est le sexe « féminin » : « la femme n'existe pas ». Mais je ne le saurai bien plus tard...

Le dire primordial que je cherchais à dire n'était donc pas libre. J'étais plongé dans son mouvement. Et certainement avant même d'avoir adressé ma demande d'analyse. Parce que, en tant qu'être parlant, (femme), j'étais déterminée par la fonction phallique avant même de la trouver.

Et Je compris bien plus tard que la mise en acte de l'inconscient ou sa dynamique initiée par l'impuissance ou l'échec d'un premier discours avait provoqué pour moi alors la bascule dans un autre discours. Pour cela en tant qu'individu parlant j'ai dû accepter de perdre la maîtrise de mon propre langage, sortir de toute tentative de maîtriser le réel, de coïter avec lui. Accepter d'en passer par cette impuissance certes relative et me soumettre à ce qui me venait par la voie des associations et devenir ainsi une analysante. Je ne pouvais donc pas mettre tous les signifiants ensemble, ils ne pouvaient pas tenir ensemble, je faisais donc l'expérience de la castration...

Cette impuissance première, cette insuffisance n'a pas trouvé pour moi sa solution dans l'espoir d'un changement extrinsèque, mais dans la structure du signifiant dont j'ai fait désormais ma litière.

En effet, Lacan termine son enseignement, en insistant sur le fait que la psychanalyse est une pratique, « une pratique qui durera ce qu'elle durera, c'est une pratique de parler et il poursuit « cela n'empêche pas que l'analyse ait des conséquences : elle dit quelque chose.

Quelles sont ses conséquences autant pour le patient qui s'engage dans cette expérience peut-être une des dernières expériences du XXI^e siècle, ainsi que pour l'analyste qui s'engage dans la direction de la cure, en se référant à cette logique du « il n'y a pas »...

Car le discours de l'inconscient ne cesse pas de s'inscrire dans les rêves, lapsus et symptômes de chacun (« névrosés » ou « psychotiques »), l'inconscient semble s'imposer comme nécessaire et inéluctable. Mais en même temps, chaque individu peut soutenir un morceau de discours apparemment indemne de cette irruption de l'inconscient : dans ce sens l'apparition de l'inconscient semble purement contingente, « ce qui cesse de ne pas s'inscrire ».

En 1953, Lacan écrit « l'inconscient est cette partie du discours concret en tant que trans-individuel, qui fait défaut à la disposition du sujet pour rétablir la continuité de son discours conscient », son élaboration ultérieure le conduira vers la structure du langage et des possibilités qu'elle peut ouvrir pour celui qui vient à s'engager dans le travail de la cure, mais aussi pour l'analyste, dans la direction de la cure.

Ses possibilités orientent aujourd'hui mon travail ; en effet :

« Langage égale langue plus parole. A partir du possible de la langue, l'acte du langage produit effectivement une parole singulière ? Ce possible de la langue n'est pas un matériel inerte. Le trésor de la langue n'est pas un code, comme le pensent les cognitivistes qui voudraient bien nous donner les recettes pour que nous puissions être dans un rapport immédiat avec notre entourage. Donc le trésor de la langue n'est pas un code et ceci pas tellement parce que chaque individu aurait ses propres signifiants, formant un idiome singulier au milieu d'une langue plus générale. Une langue n'apparaît qu'à partir d'une parole première d'où elle tirera sa substance pour d'autres paroles futures, une langue n'apparaît que parce qu'une parole première cesse de s'écrire, elle est fonction de la suspension, de la mise entre parenthèses de cette parole première maintenant passée.

La structure du signifiant est précisément acte du langage.

Il s'agit d'employer un matériel pour signifier autre chose ; il s'agit :

dans un premier temps de détacher ce matériel de ces attaches pour lui donner la dimension de langue possible ;

dans un deuxième temps de l'employer pour autre chose, de lui donner la dimension de parole contingente.

Une langue vivante est ainsi située entre un état de parole passée que nous pouvons écrire S1 et une parole nouvelle S2 qui viendra supplanter la première.

Une parole est toujours particulière non pas tellement dans le sens qu'on ne peut pas dire tout à la fois (impuissance de fait). La particularité de la parole tient à la parole elle-même : dans son articulation au langage, elle s'oppose à la langue tout en possibilité et prétendument universelle qui reste de l'ordre du fantasme pour introduire un dire contingent débarrassé de toute prétention universelle. Mais cette particularité est en même temps l'origine d'une langue comme possible c'est-à-dire comme cessation de l'écriture de cette parole particulière ; la particularité d'une parole renverse donc l'utopie de l'universel langage, une langue ne sera jamais que la conséquence d'une

cessation d'écriture d'une parole particulière. »⁶

C'est bien cette cessation d'écriture, qui prend du temps dans l'analyse.

Alors, il m'a fallu du temps, en tant qu'analysante pour dire cette phrase « et je vous chie au nez », pour que cesse la jouissance engagée dans le « c'est que ça m'amuse, ça m'amuse, ça m'amuse... » Passer des dits de la plainte et de la répétition, « Tout a été dit cent fois et beaucoup mieux que moi », pour m'engager alors dans UN DIRE qui pouvait prêter à conséquence tout en relevant d'une indécence, mais qui n'étais certainement pas le temps du pire...

Mais peut-être bien le temps d'un passage, mais aussi point de butée de mon travail analytique, point de passage qui peut aujourd'hui me permettre d'identifier la différence entre la mise en fonction du langage déjà là avant même de m'engager dans la cure et la mise en œuvre du langage que cette phrase, « Et je vous chie au nez » à inaugurer. Une mise en œuvre de toute cette merde, vous l'avez compris, passage de la pulsion au fantasme.

En effet trop attachée à dire la phrase introductive géniale, comme encore trop attachée aux énoncés lacaniens dans ma grande dévotion aux textes je ne pouvais pas encore prendre en compte cette logique du « il n'y a pas... » pour m'engager avec la mise en œuvre de toute cette merde dans les voies du désir !

Cette phrase ce fut le temps d'un instant d'où a surgi « un dire », où le UN et l'ÊTRE ont pu se disjoindre, et dans cette faille révélée par cet « UN » dire, un sujet est venu à ex-ister, mais il m'a fallu de temps pour en saisir quelque chose !

Car il en faut du temps, il faut du temps pour se faire être, il faut du temps parce qu'une psychanalyse se déroule selon une supposition : elle réussit « à défaire par la parole ce qui s'est fait par la parole.

Ce temps qui se noue au dire est le temps nécessaire pour engendrer l'être, pour que quelque chose de l'être accède à la parole, au parle-être. Il faut du temps pour que « l'inconscient s'articule à ce qui de l'être vient au dire. »

Le temps nécessaire d'une élaboration symbolique, de réordonner les contingences passées en leurs donnant le sens des nécessités avenir. Car comme le disait Lacan il faut du temps pour arriver au moment de conclure :

Arrêtons-nous pour lire le texte de « Radiophonie » qui sonne comme un poème :

« C'est ainsi que l'inconscient s'articule de ce que l'être vient au dire, ce qui du temps lui fait étoffe n'est pas emprunt d'imaginaire, mais plutôt d'un textile où nœuds ne diraient rien que des trous qui s'y trouvent.

Ce temps logique n'a pas d'en soi que ce qui en choit pour faire enchère au masochisme.

⁶ Christian Fierens ; « Logique de l'Inconscient », p 160, édition l'Harmattan.

7 J. LACAN, « Scilicet », « Radiophonie », p. 79, Édition du Seuil.

C'est ce que le psychanalyste relaie d'y faire figure de quelqu'un. Le « faut du temps », il le supporte assez longtemps pour qu'à celui qui vient s'y dire, il ne faille plus que de s'instruire de ce qu'une chose n'est pas rien, justement celle dont il fait signe à quelqu'un. »⁷

Quels axes de réflexions dégager de ces formulations de Lacan dans Radiophonie pour serrer le nouage du mouvement et du temps du dire?

Il serait intéressant maintenant, de dégager une clinique des modalités temporelles pour chaque type de structure ainsi que des modalités singulières propre à chaque symptôme fondamental, de dégager une clinique du temps ou plutôt des temps en jeu dans la cure, car il y a en plusieurs.

D'abord le temps de l'association libre, de ses effets de vérité, et du savoir qui s'en dépose. Il est à lire, tel que l'expérience phénoménologique le montre tendu entre anticipation et rétroaction. Ce n'en est pas moins, structurellement un temps linéaire. Le temps logique est déjà autre chose. C'est le temps comme nous le rappelait Élisabeth De Franceschi, d'un calcul qui comme celui des prisonniers du sophisme, doit produire une conclusion, mais à partir de ce qui n'est pas su. Sa durée incalculable, elle, laisse à penser que pour logique qu'il soit, ce temps, il « n'est pas » rien que logique, participant d'un réel qui se manifeste dans sa « texture ».

Alain Juranville dans ce livre de référence « Lacan et la philosophie » nous illustre que ces moments correspondent au Réel, au symbolique et à l'imaginaire de Lacan :

« Ils ne sont pas les moments d'un processus qui déploierait un sujet constituant, maître de son monde. Le propre du suspens accentuel, c'est que les trois y sont posés ensemble, « jetés » vers l'a-venir, le réel comme ce qui est à l'avance passé, le symbolique comme la coupure toujours à-venir du présent, l'imaginaire comme l'anticipation irréductible du futur. Noués ensemble dans le suspens accentuel, les trois ex stases constitutives du temps sont prises dans une anticipation qui caractérise l'imaginaire, l'ouverture même du temps. Le temps apparaît donc comme essentiellement positif, il est d'abord l'acte d'anticipation qui pose le signifiant dans sa signifiante et le fait advenir. »⁸

8 ALAIN JURANVILLE, « Lacan et la philosophie », p. 378, Presse Universitaire de France.

Ce qui nous conduit à penser que dans une psychanalyse, un effet de production pas seulement lié aux paroles qui sont communiquées, mais au temps, se dégage... C'est-à-dire produit un « nouveau » dire qui ne soit pas celui du pire, c'est-à-dire qui ne s'en tiendrait pas à un dit sur de l'objet qui oublie le dire du sujet, comme l'introduit cette formule de Lacan « qu'on dise — comme fait- reste oublié derrière ce qui ce dit, dans ce qui s'entend. »

Mais est-il possible de lever l'oubli du dire ? S'agit-il de combler le vide de l'oubli par l'accumulation des « dits » ? Bien mieux certainement s'agit-il de le « relever » le transformer, par l'acte même de dire, de produire un nouveau dire.

Produire du nouveau a été, dès l'origine, pour Freud l'ambition de la psychanalyse. Elle fut modeste au début, formulée d'abord en

termes de simple guérison du symptôme. Dans « Analyse finie, analyse infinie » Freud apparaît plus exigeant quand il interroge la possibilité de produire un sujet un état du sujet qui ne s'atteindrait que par la cure. Freud s'est arrêté sur ce seuil.

Quel a donc été le Dire de Freud, Christian Fierens dans sa lecture de l'ÉTOURDIT nous éclaire :

« Tout dire se pose à partir de ses dits. Mais un dit ne peut engendrer un dire que s'il est en mouvement. Ainsi lorsque les dits préconscients de tout analysant sont investis par l'inconscient qui nous échappe toujours, ils suivent des processus de transformation, les processus primaires. Le dire propre aux transformations des pensées, de ces dits, même si le dire n'est pas de la dit-mension, même si les processus primaires ne sont pas des contenus de pensées. L'interprétation ne consiste pas à deviner ou à déduire un inconscient dans la dit-mension du dit ou d'une pensée ; il s'agit au contraire de suivre le mouvement du dire dans les processus primaires pour Freud, ou bien dans la ronde des discours pour Lacan. Ainsi pour Freud, l'interprétation ne se réduit nullement à passer d'un contenu manifeste à un contenu latent, elle est au contraire un travail de même nature que les processus primaires, elle est processus de transformation de contenu, elle est un dire.

A partir de ce dire, « il se prouve » ce que Lacan avance : Il n'y a pas de rapport sexuel. Cette absence de rapport sexuel est à la fois l'impossibilité de chacun des quatre discours et le réel de la ronde des discours qui en résulte, par exemple dans le discours de l'analyste, il n'y a pas de rapport sexuel entre a et S : c'est la disparité du transfert).

Lacan dénonce la stagnation de toute pratique qui ne respecte pas ce dire (une pratique qui oubliant le travail des processus primaires se contente de pointer des contenus faussement qualifiés d'inconscients, et c'est l'apanage des thérapies dites analytiques).

De plus en excluant le dire, cette pratique et sa théorie sous-jacente engendre « la stagnation » de l'expérience analytique visible dans les sociétés de psychanalyse bâtie sur un autre discours que le discours analytique.

Le dire de Freud ne peut se développer que par la « ressortie du discours analytique, qu'en faisant apparaître avec plus de relief le discours analytique, qu'en le faisant ressortir. Dans son retour à Freud, Lacan en fait son affaire, « c'est mon ressort » dit-il, car c'est la ressource de l'analyste qui doit faire ressortir son discours, il s'agit de s'écarter de la « page philosophique » pour s'ouvrir à l'ab-sens, au non sens et à la ronde des discours.

Faire ressortir le discours analytique, c'est le mettre en relief par rapport à chacun des quatre discours :

1°- Le dire se justifie de ses dits : les dits contradictoires du discours hystérique posent la question du dire (et de sa justesse, « tout à été dit cent fois » !).

2°- Ensuite se prouve l'absence du rapport sexuel (entre S1 et S2)

dans le discours magistral ;

3°- puis le dire se confirme à contrario, de la stagnation de l'expérience analytique dans un discours universitaire ;

4°- Enfin le dire se développerait par la ressortie et le ressort du discours psychanalytique. »⁹

⁹ CHRISTIAN FIERENS, «
Lecture de L'ÉTOURDIT » p. 99-
100 ; Édition L'Harmattan.

Lacan reprend le fil à partir de la stagnation de l'expérience analytique. Cette dernière devra être éclairée par l'absence de rapport sexuel et la fonction phallique, entendons comment le parlêtre selon qu'il est homme ou femme habite le langage, les formules de la sexualité élaborées dans le séminaire «... OU PIRE » et « ENCORE » à l'étude cette année de L'ALI, en donnent les différentes modalités. Le séminaire d'hiver de L'ALI, il y a quinze jours nous a apporté un éclairage qui sera remis au travail au séminaire d'été...

Nous pouvons maintenant entendre qu'il est impossible d'établir un rapport entre la structure phallique et le mouvement primordial du dire, aussi il ne nous reste qu'à errer. Cette errance se situe inévitablement dans le langage, c'est son lieu « l'homme habite le langage », il y trouve une habitation stable, un « stabitat ». Mais l'impossibilité du rapport entre la structure phallique et le mouvement primordial du dire implique qu'il n'est pas possible de se stabiliser. La stabilité de cet « habitat » est bien labile. L'habitat du langage reste précaire, il n'est que point de relance de son errance. L'homme habite le langage en nomade ; l'homme exposé à la question phallique ne peut jamais se fixer, il « labite » en nomade toujours en mouvement.

Aussi l'analyste n'est sûrement pas ontologiquement l'objet final du processus et pas d'avantage le point de départ. Aussi l'analyste devra-t-il se contenter de faire seulement « semblant » très momentanément d'être un tel point de départ et d'arrivée. A l'opposé de s'installer, il « s'emble », il se précipite dans un mouvement préalable, si possible comme point de relance de ce dernier.

« L'être de l'analyste s'explique maintenant : c'est l'homme à qui l'on parle librement nous rappelle Lacan dans « L'ÉTOURDIT », c'est-à-dire le point à qui l'on s'adresse et qui relance autrement un mouvement libre, une liberté qui périmé déjà le point de relance. Loin d'être une adéquation à l'être, il s'agit de la vérité comme sens nouveau. Dire quelque chose qui pourrait être vrai est bien redoutable si cela nous engage vers un nouveau mouvement inconnu. L'analyste suivra ainsi le chemin d'entendre, et non d'ausculter des signes ponctuels. Car tout se joue non dans la collection des significations acquises, mais dans des interjections, dans les ruptures de syntaxe, et plus généralement dans tout ce qui relance le sens de la parole.

L'analyste se tait pour laisser place à la pure demande, demande intransitive que l'on pourrait mieux dire demande intransitive, car « elle n'emporte aucun objet », voilà bien ce qui aujourd'hui dans la mise en place, en acte d'une analyse apparaît bien difficile ou dans les interventions de l'analyste quand il est appelé à intervenir dans le social.

En effet la demande passerait-elle sans doute par tel ou tel objet : de guérir le parleur, « de le révéler à lui-même, de lui faire connaître la psychanalyse, de le faire qualifier comme analyste ». Mais ces objets peuvent attendre, autrement dit : ils restent sur place comme point dépassés, le mouvement de la demande ne les emporte pas avec lui. « Les chiens aboient, la caravane passe ». La demande ne conduira pas plus à retrouver les objets infantiles oubliés ; la « régression » visée par l'analyste a pour seul sens de retrouver, c'est-à-dire de relancer le parler, c'est-à-dire de relancer autrement un mouvement qui a toujours déjà été.

Cette « situation de l'être de l'analyste le laisse dans le manque absolu ; il donne tout au plus ce qu'il n'a pas : il donnerait le mouvement, alors qu'il n'est qu'un objet ponctuel, un semblant d'objet a. Mais pouvons nous donner le mouvement à partir d'un point, fût ce sous la forme d'une relance ?

La place de l'analyste n'est d'abord que par rapport à l'interruption d'un mouvement qui doit déjà être là, mais l'analyste s'efface même de ce point de relance, il ne donne même pas ce point de relance. C'est pourquoi l'analysant paie ce point de relance de sa poche « et largement de préférence, pour bien montrer qu'autrement cela ne vaudrait pas cher » si ce point de relance ne venait de l'analysant lui-même.

L'analyste a pour fonction de mettre en jeu la structure du désir préalable. Voilà pourquoi non seulement il ne répond pas à la demande, mais il ne donne pas non plus le sens du désir : il se fait ab-sens. »¹⁰

¹⁰ C. FIERENS ; « La relance du Phallus » éres.

L'analyste comme le souligne et le développe C. FIERENS n'a aucune raison de proposer ou d'introduire la fonction phallique, c'est-à-dire la mise en fonction du langage, pas plus dans la cure que dans le social, ce qu'il ne pourrait de toute façon faire qu'à partir de son propre dire, à partir de sa propre analyse des dits, qui ne serait jamais que prolongation de son auto-analyse. Il n'a pas besoin de s'engager dans cette quête au moment où il est analyste, car la fonction phallique est déjà là et toute nouvelle introduction ne ferait qu'en complexifier la structure et en voiler le tranchant.

Plutôt que de partir des significations pêchées dans les dits de l'analysant ou dans celles qu'il est capable de produire par son dire propre, le psychanalyste ferait mieux de mettre entre parenthèses son propre dire, toutes les significations qui pourrait s'ensuivre et le sens qui pourrait en être tiré. Car la mise entre parenthèses de ces significations et de leur sens ne laisse en présence que le mouvement primordial du dire, lequel est ab-sens.

Toute la question est de savoir s'il reste encore quelque chose après cette mise entre parenthèses.

Grâce à cette mise entre parenthèses, c'est le phallus lui-même dans sa structure évidente et déployée qui s'absente. Si l'on soustrait de la structure phallique le point et le mouvement qui s'ensuit, il ne reste plus que le mouvement préliminaire, ce qui fait précisément

question. Après la section de deux derniers moments de la structure phallique, il ne reste plus que la question du premier supposé que l'on peut appelé le sexe, c'est-à-dire les trois petits points !

Après la disparition du phallus dit « masculin » dans sa structure globale, il ne reste plus que le sexe dit « féminin ». Il s'agit maintenant de s'engager dans un autre développement, déjà évoquait lors du séminaire d'hiver «... ou pire », c'est-à-dire de montrer si le sexe « féminin » est quelque chose ou rien, étant entendu que l'anatomie et l'embryologie ne sont d'aucun secours ni pour le phallus « masculin » ni pour le sexe « féminin ».

Voilà ! Je ne sais pas si j'ai répondu à toutes mes questions ce soir, si dans le mouvement de mon dire je me suis demandé si le temps est du côté de l'objet a, du phallus, du sexe.

Il m'est apparu dans mes difficultés souvent à vouloir en dire quelque chose de ce temps que c'est aussi toujours de l'impossible que ça part, c'est-à-dire du lieu du dire précisément, ce dire que Lacan ne peut pas écrire dans le titre,... Ou Pire.

C'est à cette place vide, la place du dire, que se situe l'impossible, ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire, et c'est de cette place du dire que la vérité du dit, la nécessité, procède (ce qui fait parler) en même temps qu'elle y accède, la reconnaissance de la castration.

Qu'on dise, reste oublié derrière ce qui se dit, dans ce qui s'entend.

On oublie toujours qu'il y a un qu'on dise, c'est-à-dire la dimension qui nous fait parler et qui nous ramène toujours à la castration du fait de l'impossible du rapport sexuel. C'est la raison pour laquelle le langage vient à la place du non rapport sexuel auquel il se substitue.

Je voudrais terminer comme j'ai commencé en revenant au texte du séminaire «... OU PIRE » pour vous en dire les dernières phrases :

«...je vous le demande, au point de culture ou nous en sommes, de qui sommes nous frères ? De qui sommes-nous frère dans tout autre discours que dans le discours analytique ? Est-ce que le patron est le frère du prolétaire ? Est-ce qu'il ne vous semble pas que ce mot frère, c'est justement celui auquel le discours analytique donne sa présence, ne serait-ce que de ce qu'il ramène ce qu'appelle le barda familial ? Vous croyez que c'est simplement pour éviter la lutte des classes ? Vous vous trompez, ça tient à bien d'autre chose que le bastringue familial ? Nous sommes frères de notre patient en tant que comme lui, nous sommes les fils du discours.

Pour représenter cet effet que je désigne de l'objet petit a, pour nous faire à ce désêtre d'être le support, le déchet, l'abjection à quoi peut s'accrocher ce qui va grâce à nous naître de dire, de dire qui soit interprétant bien sûr, avec l'aide de ceci qui ce à quoi j'invite l'analyste, à se supporter de ce savoir qui peut, d'être à la place de la vérité, s'interroger comme tel sur ce qu'il en est depuis tou-

jours de la structure des savoirs, depuis les savoir-faire, jusqu'au savoir de la science. De là bien sûr nous interprétons. Mais qui peut le faire si ce n'est celui-là lui-même qui s'engage dans le dire et qui, du frère, certes, que nous sommes, va nous donner l'exaltation ?

Je veux dire que ce qui naît d'une analyse, ce qui naît au niveau du sujet, du sujet qui parle, de l'analysant, c'est quelque chose qui, avec, au moyen- l'homme pense ; disait Aristote, avec son âme- l'analysant analyse avec cette merde que lui propose, en la figure de son analyste, l'objet petit a. C'est avec cela que quelque chose, cette chose fendue, doit naître qui n'est rien d'autre en fin de compte que le fléau dont une balance peut s'établir et qui s'appelle justice. Notre frère transfiguré, c'est cela qui naît de la conjuration analytique et c'est ce qui noue lie à celui qu'improprement on appelle notre patient. »¹¹

¹¹ J. Lacan ; séminaire 1971-1972 «... OU PIRE » p 181 éditions de l'Association Lacanienne Internationale.